

En quoi ils se trompaient.

Le 25 mars à midi, l'*Alaska* sortait du bassin, descendait la rade et reprenait le large.

CHAPITRE II

LE PLUS COURT CHEMIN

Les côtes de France venaient de disparaître à l'horizon, quand Erik convoqua au salon ses trois amis et conseillers pour une communication grave.

« J'ai beaucoup réfléchi, leur dit-il, aux circonstances qui ont marqué notre voyage depuis le jour où nous avons quitté Stockholm. Une conclusion s'impose, c'est que nous devons nous attendre à rencontrer encore sur notre route des obstacles ou des contretemps. Celui qui a osé nous envoyer à la mort sur la Basse-Froide ne se tiendra pas pour battu !... Peut-être nous guette-t-il déjà à Gibraltar, à Malte ou ailleurs... S'il n'arrive pas à causer notre perte, il me paraît au moins certain qu'il parviendra à nous retarder... Nous n'arriverons donc pas au détroit de Behring pour la saison d'été, la seule pendant laquelle l'océan Glacial soit abordable !

— C'est aussi ma conclusion, déclara M. Bredejord. Je la gardais pour moi, parce qu'il ne me convenait pas de t'enlever tout espoir, mon cher enfant. Mais j'en suis convaincu, nous devons désormais renoncer à franchir en trois mois la distance qui nous sépare du détroit de Behring.

— C'est mon avis, dit le docteur.

De son côté, M. Malarius indiqua d'un signe de tête qu'il partageait cette opinion.

« Eh bien, reprit Erik, cela posé, quelle ligne de conduite nous reste-t-il à adopter ?

— Il n'y en a qu'une de raisonnable et de conforme au devoir, répondit M. Bredejord, c'est de renoncer à une entreprise que nous reconnaissons irréalisable et de rentrer à Stockholm. Tu l'as compris, mon enfant, et je te félicite au nom de tous de savoir regarder cette nécessité en face.

— Voilà un compliment que je ne saurais accepter, s'écria Erik en souriant, car je ne le mérite en rien. Non ! je ne songe nullement à renoncer à notre entreprise, et je suis loin de la regarder comme irréalisable !... Je crois seulement que, pour la mener à bien, il est nécessaire de déjouer les machinations du sclérat qui nous guette, et, dans ce but, la première mesure à prendre est de changer entièrement notre itinéraire.

— Un changement d'itinéraire pourra seulement compliquer les difficultés, répliqua le docteur, puisque nous avons arrêté le plus direct. S'il nous est malaisé d'arriver en trois mois au détroit de Behring par la Méditerranée et le canal de Suez, ce serait tout à fait impossible par la voie du cap de Bonne-Espérance ou du cap Horn, et l'une ou l'autre de ces routes nous prendrait nécessairement cinq à six mois.

— Il y en a une autre qui abrégierait le voyage au lieu de l'allonger, et où nous serions sûrs de ne pas rencontrer Tudor Brown, dit Erik, sans s'émouvoir de l'objection.

— Une autre route ? répliqua M. Schwaryencrona. Ma foi, je ne la connais pas ; à moins que tu ne veuilles parler de la voie de Panama !... Or, elle n'est pas encore praticable aux navires, que je sache, et ne le sera pas avant plusieurs années !

— Je ne songe ni à la voie de Panama ni à celle du cap Horn, ni à celle du cap de Bonne-Espérance, reprit le jeune commandant de l'*Alaska*. La route dont je parle, la seule par laquelle nous puissions arriver en trois mois au détroit de Behring, c'est l'océan Glacial, le passage du nord-ouest !

Puis, voyant ses auditeurs stupéfaits de cette conclusion inattendue, Erik la développa.

« Le passage du nord-ouest n'est plus aujourd'hui ce qu'il était jadis, reprit-il, l'épouvante et le tourment des navigateurs. C'est une voie intermittente, — puisqu'elle n'est guère ouverte chaque année que pendant huit à dix semaines, — mais parfaitement connue maintenant, tracée sur d'excellentes cartes, fréquentée par des centaines de navires baleiniers.

Il est encore rare qu'on la prenne pour se rendre de l'Atlantique au Pacifique, j'en demeure d'accord. La plupart de

ceux qui l'abordent de l'un ou de l'autre côté, ne la parcourent que partiellement. Il pourra même arriver, si les circonstances ne sont pas favorables, qu'elle reste fermée devant nous, ou que nous ne la trouvions pas ouverte précisément à l'heure où nous aurions besoin qu'elle le fût. C'est une chance à courir !... Mais je dis qu'il y a beaucoup de motifs d'espérer le succès par cette voie, tandis qu'il n'y en a pour ainsi dire plus aucun par les autres. Et, cela étant, notre devoir, le mandat que nous avons reçu de nos souscripteurs, celui que nous nous sommes imposé à nous-mêmes, est d'adopter le seul moyen qui nous reste d'arriver à temps au détroit de Behring. Un navire ordinaire, armé pour la navigation des mers tropicales, pourrait hésiter devant cette nécessité. Un navire comme l'*Alaska* armé précisément en vue de la navigation circumpolaire, ne saurait hésiter. Pour mon compte, je le déclare, je rentrerai peut-être à Stockholm sans avoir retrouvé Nordenskiöld !... je n'y rentrerai point sans avoir tout tenté pour le rejoindre ! »

Le raisonnement d'Erik était si serré que personne n'essaya de le réfuter. Qu'auraient pu objecter le docteur, M. Bredejord et M. Malarius ? Ils voyaient bien les difficultés du nouveau plan. Mais, du moins, ces difficultés pouvaient n'être pas insurmontables, tandis que tout autre système était à peu près sans espoir. Aussi n'hésitèrent-ils pas à convenir qu'il serait, en tout cas, plus glorieux de tenter l'aventure que de rentrer l'oreille basse à Stockholm.

« Je ne vois, pour ma part, qu'une objection sérieuse, dit le docteur Schwaryencrona, après être resté quelques minutes absorbé dans ses réflexions. C'est la difficulté de se procurer du charbon dans ces régions arctiques. Or, sans charbon, adieu la possibilité de franchir à point le passage du nord-ouest, en profitant du temps, souvent très court, pendant lequel il est praticable !

— J'ai prévu la difficulté, qui est en effet la seule, répliqua Erik, et je ne la crois pas insoluble. Au lieu de nous diriger sur Gibraltar et Malte, où nous attendent sans doute de nouvelles machinations de Tudor Brown, nous allons nous rendre à Londres. De là, j'enverrai, par câble transatlantique, à une maison de Montréal, l'ordre de dépêcher sans délai un bateau à charbon qui s'en ira nous attendre dans la baie de Baffin, et à une maison de San-Francisco, l'ordre d'en envoyer un autre au détroit de Behring. Nous avons les fonds nécessaires et au-delà, car la quantité de houille indispensable sera, en tout cas, très inférieure à celle qu'il nous aurait fallu par la voie d'Asie, le trajet étant beaucoup plus court. Il est inutile que nous arrivions à la mer de Baffin avant la fin de mai, et nous ne pouvons en aucune façon espérer d'être au détroit de Behring avant la fin de juin. Nos correspondants de Montréal et de San-Francisco auront donc largement le temps d'exécuter nos ordres, couverts par des dépôts de fonds chez un banquier de Londres... Dès lors, la question se réduira à trouver le passage du nord-ouest praticable. Cela ne dépend évidemment pas de nous. Mais, si nous le trouvons fermé, du moins aurons-nous la consolation de nous dire que nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait nous donner le succès !

— C'est évident ! s'écria M. Malarius. Mon cher enfant, il n'y a rien à répondre à tes arguments !

— Doucement, doucement ! dit M. Bredejord. Ne nous emportons pas ! J'ai une autre objection, moi ! Crois-tu, mon cher Erik, que l'*Alaska* pourra passer inaperçu dans les eaux de la Tamise ? Non, n'est-il pas vrai ? Les journaux parleront de son arrivée. Les agences télégraphiques le signaleront. Tudor Brown en aura connaissance. Il saura en conclure que nos plans sont modifiés. Qui l'empêchera alors de modifier les siens ? Crois-tu qu'il lui sera bien difficile d'empêcher, par exemple, l'arrivée des bateaux à charbon, sans lesquels tu ne pourras rien ?

— C'est vrai, répondit Erik, et cela prouve comme il faut penser à tout ! Nous n'irons donc pas à Londres ! Nous allons relâcher à Lisbonne, comme si nous étions toujours en route pour Gibraltar et Suez. Puis, l'un de nous partira in-